N° 4/1997 Prix TTC : 40 FF

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»

Revue trimestrielle

QUELQUES INSTANTS AVEC...

Dix-huit histoires vécues

Rassemblées par
Pierre et Martine LUGBULL

EDITIONS MENNONITES
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»
3, Route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD

N° 4/1997

QUELQUES INSTANTS AVEC...

Dix-huit histoires vécues

Rassemblées par Pierre et Martine LUGBULL

SOMMAIRE

Préface
par Pierre Lugbull 7

64 ans après
par Elfrieda Dyck 9

La ferme de tous les accueils
par Dr Marthe Ropp 13

La petite fille de Kaboul
par Michel Klopfenstein 15

Issa, Mon frère
par Philippe Schmidt 17

Lettre à un détenu
par Hélène Widmer 21

Avec Jésus en Chine
par James Liu 25

Enterrée dans le sable
par Marguerite Ummel 29

Fatimé
par Béatrice Aubouin 31

SOMMAIRE

Préface
par Pierre Luginbühl 7

64 ans après
par Elfriede Dyck 9

La femme de tous les accueils
par Dr Martine Rapp 13

La petite fille de Kabul
par Mireille Hopkenstein 15

Issa, Mon frère
par Philippe Schmidt 17

Lettre à un détenu
par Hélène Widmer 21

Avec Issa en Chine
par Isenja Jiu 25

Entendre dans le sable
par Marguerite Lummel 29

Fatma
par Béatrice Aubourn 31

Le prix d'une fillette
par June Righton 35

Une soirée au monastère de Donskoi
par Walter Bergen 39

Le geste d'accueil
par Herbert Nafziger 43

Kalifa et le jeteur de sorts
par Paul et Martine Solomiac 47

Le souper éternel
par Roy Hange 51

La passagère du Besançon-Port Bou
par Raymond Charlemagne 55

La moisson
par Pierre Lugbull 57

Le puits de Ténéri
Recueilli par Pierre et Marguerite Oberli 61

Mama et Emmanuel
par Paul et Martine Solomiac 63

Ceux dont personne ne voulait
d'après Pierre Sommer 65

Le prix d'une fillette
par Jane Rigdon 23

Une soirée au monastère de Denskoi
par Walter Bergan 39

Le gaste d'accueil
par Herbert Nadaper 49

Kalifi et le jeteur de sorts
par Paul et Martine Solomide 57

Le souper éternel
par Roy Hange 71

La passagère de Beaucoup-Fort Rou
par Raymond Chalomagne 55

La moisson
par Pierre Lupbuli 57

Le puits de Tenéri
Rououffi par Pierre et Marguerite Clerk 61

Nhana et Emmanuel
par Paul et Martine Solomide 63

Ceux dont personne ne voulait
d'après Pierre Sonnet 65

PRÉFACE

Il est difficile d'entendre raconter une histoire sans réagir. Agacement, émerveillement, indignation, admiration, émotion... les réactions sont aussi diverses que les sortes de récits. Un orateur utilise volontiers des histoires plus ou moins arrangées, voire totalement imaginaires ; l'essentiel est la réaction à provoquer chez l'auditeur, le message à faire passer. C'est un art qui remonte aussi loin que l'histoire des hommes.

Dans ce «Cahier» sont rassemblées des histoires dont vous rechercherez peut-être en vain le fil conducteur. Rien ne paraît les rassembler. Certaines relatent un événement n'ayant duré qu'un bref instant, d'autres s'attardent sur toute une vie. L'une s'est passée au siècle dernier, une autre il y a quelques mois seulement. Certaines viennent du bout du monde, d'autres du village d'à côté. Il en est de si belles que le coeur en fond de bonheur ; il en est de si dures qu'on en ressent un goût amer. On assiste à l'épilogue heureux de l'une, à la fin tragique de l'autre, tandis qu'une troisième se clôt dans l'incertitude de la suite.

Ces récits d'auteurs différents, aux styles très variés, ont pourtant un lien fort, un lien irremplaçable. Chacun d'eux s'est déroulé en un lieu précis, à une date précise, avec des personnages de chair et d'os. Ce sont des faits vécus par leurs auteurs ou par des proches qu'ils connaissent bien. Ces histoires reflètent la vie telle qu'elle est, dans sa diversité et

sa complexité. Elles rappellent l'Evangile avec ses moments lumineux. Elles rappellent les personnages bibliques avec leur grandeur et leur petitesse.

Notre souhait, c'est que chaque lecteur puisse ouvrir ce «Cahier», y puiser un récit à la fois, s'arrêter, prendre le temps de se laisser interroger sur la vie, sur sa vie. Alors, même le plus insignifiant ou le plus négatif de ces épisodes deviendra porteur de vie et d'espérance.

Pierre et Martine LUGBULL

P.S. Plusieurs de ces histoires ont déjà été publiées dans différents numéros du mensuel «CHRIST SEUL». D'autres sont inédites. Elles ont été recueillies sous des formes diverses, ce qui a parfois nécessité des retouches plus ou moins importantes de style ou de présentation. Néanmoins, nous avons souhaité conserver dans tous les cas les noms de leurs auteurs.

64 ANS APRÈS

Aujourd'hui je me suis promenée sur la route où, enfant, j'ai couru il y a 64 ans. J'ai touché l'arbre de notre cour. Je suis allée à côté du puits dans lequel ma famille puisait l'eau. J'ai regardé l'endroit maintenant désert où se trouvaient en son temps notre maison et notre grange.

J'ai traversé la route et je suis entrée dans l'école qui avait été notre église ; j'ai vu un tableau représentant Lénine, accroché au mur. Ensuite, je me suis dirigée lentement vers le cimetière où mon père et mon frère sont enterrés.

C'est la première fois que je retrouve l'endroit quitté autrefois : j'étais alors une enfant de 7 ans. Il est bien plus facile de décrire ce que j'ai fait, que ce que j'ai ressenti en cette journée.

Donskoye était l'un des 14 villages de Neu Samara, maintenant Pleshanovo, fondé en 1890. Les souvenirs de Donskoye m'envahissent à nouveau pendant ma visite. Je me rappelle ce jour d'après la Révolution Russe : les soldats pointaient leurs fusils sur ma mère pour lui extorquer des renseignements sur mon père, je me suis alors agrippée à la robe de ma mère et j'ai tellement crié qu'il l'ont finalement relâchée.

J'ai cherché la remise et des souvenirs ont surgi : des soldats y avaient enfermé l'un des conducteurs de notre église car il n'y avait pas de prison à Donskoye. Assise au

dehors, je parlais à travers le mur au pauvre "oncle" à l'intérieur, sous l'oeil méfiant des gardiens. Aujourd'hui, la remise n'existe plus, mais des personnes se souviennent encore de cet événement...

Un peu plus loin, dans une maison, la grand-mère nous montre l'horloge accrochée au mur du salon :

- *"Cette horloge vient de votre salon, elle marche toujours bien".*

Elle nous dit ensuite qu'elle va partir pour l'Allemagne, et qu'elle n'emportera pas cette horloge.

- *"Si vous voulez, vous pouvez la prendre".*

A ma surprise, mon mari accepte la proposition, il emballe l'horloge et nous l'emportons avec nous.

L'histoire de Donskoye commence dans les années 1890, lorsque plus de 3000 mennonites quittent l'ancienne colonie surpeuplée de Molotschna pour fonder cette colonie-fille.

Les débuts furent terriblement difficiles. Il fallut construire des abris primitifs en creusant d'abord un trou d'environ un mètre de profondeur. Un mur de terre d'un mètre de hauteur était érigé autour et le tout recouvert d'un toit en terre, paille et bois. Mon père conduisit sa jeune épouse dans l'une de ces huttes en terre. C'est là que naquit mon frère aîné, Cornélius.

Dans mon journal, je note :

"Je descends la rue où je me suis promenée avec ma mère et les autres membres de ma famille ... Quels sentiments étranges, souvenirs ... Ils sont tous partis, je suis la seule à être encore en vie ... Les maisons ont changé ... L'église est maintenant une école ... Lénine dans notre église ... Mais il y a la foi ... Hier soir les chants à l'église, les prières si ferventes ... Quel privilège d'être dans le cimetière où notre famille était réunie il y a 65 ans pour l'enterrement de mon père ... Le puits, notre puits, qui donne toujours de l'eau bien fraîche ... L'horloge qui indique toujours l'heure ... Les gens qui parlent encore affectueusement de notre famille, qui se souviennent des nôtres, et ont encore du respect pour mon père ... - Je suis accueillie si chaleureusement".

Donskoye, mon village, ma première demeure. Puis Winnipeg, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, le Paraguay, et finalement Akron en Pennsylvanie. Mais c'est seulement ici à Donskoye que je retrouve la paix. Seigneur, tu as été si bon envers moi !

Elfrieda DYCK
15 septembre 1989

LA FERME

DE TOUS LES ACCUEILS

C'était pendant la deuxième Guerre Mondiale. A 22 ans, j'avais dû interrompre, après six semestres, mes études de médecine pour accomplir un service obligatoire en Allemagne.

Les Alliés progressant dans la reconquête du territoire français, je me retrouvai bloquée de l'autre côté du Rhin. C'est dans une ferme mennonite, sur les hauteurs de Karlsruhe, que je trouvai asile. La maison était bondée : famille, amis, connaissances fuyant les villes allemandes bombardées. Malgré le surpeuplement de cette ferme, je fus accueillie avec chaleur. La famille Hotel savait faire une place à chacun et tous étaient nourris.

Au début de l'année 1945, j'étais depuis quelques mois à la ferme du Batzenhof. L'Alsace était déjà libérée, mais pour retourner chez moi, je devais encore attendre... attendre que la guerre arrive jusqu'à cette contrée d'Allemagne. Enfin, le Rhin fut franchi ; l'armée française entama sa conquête en territoire allemand. Les grandes voies de circulation avaient été détruites pour empêcher sa progression. Effort inutile : l'armée victorieuse emprunta les routes secondaires. Le gros des troupes se trouva ainsi conduit aux environs du Batzenhof, endroit pourtant assez isolé.

A la ferme, c'était l'angoisse. Le passage d'une armée étrangère signifiait perquisitions, recherche d'armes et de soldats cachés. Mais il y avait pire encore : les vols, les démolitions, les viols... Or les femmes étaient nombreuses à la ferme.

Comme je parlais français, j'accueillais les soldats sur le pas de la porte. Les autres habitants de la ferme restaient cachés. La famille Hotel m'avait assurée qu'il n'y avait pas d'armes dans la maison et c'est ce que je répétais. Miracle: chaque fois je fus crue sur parole... Peut-être le fait de m'exprimer en français... Aujourd'hui encore, je suis étonnée du rôle que j'ai tenu malgré moi.

Pendant que je parlais sur le pas de la porte, papa Hotel observait de l'intérieur, un peu en retrait. Dès que les soldats étaient convaincus par mes explications, il s'avançait et, aussitôt, invitait le groupe de passage à manger quelque chose. Etonnés, ces hommes acceptaient. Après s'être restaurés, ils repartaient sans avoir fait aucun mal. Chacun, sans discrimination, était invité à manger. Papa Hotel était ainsi : accueillant et généreux, marchant sur le chemin de la paix.

Je ne fis pas d'action héroïque au cours de cette guerre. Mais j'ai eu ce privilège d'être un petit maillon de paix, placé par Dieu dans cette ferme, pour cette occasion. La tourmente passa et le Batzenhof fut épargné. Chacun de ses habitants sut que Dieu ne l'avait pas oublié.

Dr Marthe ROPP

LA PETITE FILLE DE KABOUL

L'Afghanistan, pays magnifique par ses montagnes, par le charme de ses petites maisons construites les unes sur les autres, souffre depuis de longues années d'une guerre qui n'en finit pas. La ville de Kaboul, aux trois quarts détruite, est tombée entre les mains des Talibans en 1996. "Talibans" signifie "étudiants" en théologie. En réalité, ce sont des hommes frustes n'ayant été instruits que dans quelques lois du Coran et le maniement des armes. La loi qu'ils imposent à Kaboul est une loi dure, particulièrement à l'encontre des femmes.

Les femmes afghanes ne peuvent sortir de leur maison que totalement recouvertes d'un vêtement dans lequel n'est pratiquée qu'une petite ouverture au niveau des yeux. Et encore, cette ouverture est en partie obturée par un treillis masquant le regard de celle qui est derrière. Quand une femme sort dans la rue pas assez voilée selon le goût des Talibans, ceux-ci la frappent ou lui lancent des cailloux. Il en est de même pour celles qui ne marchent pas à une distance suffisamment éloignée des hommes.

Un jour, une petite fille essayait de mendier de quoi manger dans la rue. La guerre a entraîné en effet une grande misère, avec beaucoup de veuves et d'orphelins. Un Taliban, jugeant que cette petite fille s'approchait trop des hommes, se mit à la frapper, tapant sur elle sans ménagement. Témoin de cet incident, sans avoir pris le temps de réfléchir, je me suis interposé. Le Taliban réagit en

pointant son arme contre moi et me frappa. Je réalisai seulement à ce moment le danger de la situation. Mais alors, contre toute attente, il est parti, sans un mot. Ni moi, ni la petite fille n'avons osé rester là. Chacun a regagné au plus vite sa maison.

Bien des jours plus tard, je trouvai la petite fille devant ma porte. Elle était revenue avec un cadeau. Le plus beau cadeau, pourtant, elle me l'a offert dans ces quelques mots d'accompagnement :

- *"Merci, car tu m'as considérée comme quelqu'un d'important".*

J'ai compris que chacune de mes paroles, chacun de mes actes, la façon dont je regarde quelqu'un - ou dont je ne le regarde pas - ont de grandes conséquences sur la vie d'autrui. J'ai le pouvoir d'encourager ou d'enfoncer ceux qui m'entourent : amis, parents, enfants, employés, collègues... Selon mon attitude, je les rendrai plus laids ou je les rendrai plus beaux. En donnant sa vie, Jésus garda à l'esprit qu'il mourait pour ceux qu'il aimait et il fit confiance à Dieu quant aux conséquences de cet échange.

Michel KLOPFENSTEIN
Printemps 1997

ISSA, MON FRÈRE

Cet après-midi là, quand tu es allé en brousse, il faisait bien chaud, lourd. Les abeilles bourdonnaient dans les fleurs. Ton regard brillait de joie en les voyant car tu avais rendez-vous avec elles, là-haut dans le tamarinier. Voilà plusieurs jours que tu avais repéré leur nid bien haut dans les larges branches du tamarinier. Avec ton bâton et ton sac tu t'es approché doucement du trou où était le nid ; mais elles continuaient leur travail. D'un geste rapide tu entras avec ton bâton dans le nid, mais le nid se disloqua et tout alla très vite.

Le soleil commençait à se coucher quand tu t'es réveillé, ta jambe gauche cassée te faisait très mal, l'os sortait, couvert de mouches. La peur monta en toi, si loin du village !

Un de tes frères a fini par te trouver et te ramena. Avec un pansement traditionnel ils t'ont transporté au dispensaire. Tu as été courageux, pas un cri mais une jambe qui gonflait et voilà que la fièvre commençait... Tu savais que les courses dans la brousse avec les autres jeunes, c'était fini pour longtemps. Mais pourquoi cette chute, toi qui grimpes si bien, toi qui es si rapide ?

Au dispensaire, l'infirmier a secoué la tête :

- *"C'est grave, il faut aller à l'hôpital".*

Le plâtre qu'il t'a mis était si lourd et voilà que tu

frissonnais, ton corps était brûlant. *"Comment irons-nous à l'hôpital ? Qui nous conduira ?"*. Ton père avait le regard bien soucieux. Sur ta natte tu continuais à frissonner malgré les médicaments. L'infirmier ne t'a-t-il pas dit qu'il allait t'envoyer à l'hôpital ? Mais comment ?

Deux jours plus tard, tout le monde était bien agité. Ton père a commencé à ranger vos quelques affaires. Peu de temps après, un grand bruit se fit entendre et un avion atterrit derrière le dispensaire. Ton étonnement fut grand, Issa, quand le médecin regarda ta jambe et dit quelque chose que tu n'as pas compris, mais quatre personnes te prirent sur un brancard et te portèrent dans l'avion.

Quelle ne fut pas ta surprise de voir la brousse et les petites huttes d'en haut. De nouveau des personnes inconnues t'ont porté et mis sur un lit. En te réveillant de l'opération, la douleur était comme au premier jour. Les infirmiers venaient tous les jours et ton père était là. Les gens parlaient autrement, tu ne les comprenais pas, mais ton coeur était tranquille.

Au bout de trois mois, tu es encore retourné dans la salle d'opération et quelqu'un t'a longuement parlé du chemin et du pont, de Dieu et de Jésus-Christ. Ce jour-là, Issa, tu es devenu mon frère car tu as compris que ce Jésus était mort pour toi, que c'est lui le pont entre Dieu et les hommes.

Ce même jour, Issa, tu as trouvé ton père assis sur ton lit après l'opération te regardant attentivement. Tu lui as parlé longuement et il t'a écouté attentivement. Lui aussi a accepté de suivre Jésus et tu as été si heureux de ne pas être

seul avec ta joie.

Ce jour-là j'ai pleuré, pleuré de joie, car pendant trois mois nous t'avons porté dans nos prières. Tu ne savais pas, Issa, pourquoi tu es tombé du tamarinier, mais nous l'avons compris. Il fallait que tu entendes le nom de Jésus-Christ.

Issa, mon frère, quand tu retourneras vers tes frères, n'oublie pas de leur dire le nom de ce Jésus que tu as rencontré...

Philippe SCHMIDT
Bebalem, Tchad
Printemps 1996

LETTRE À UN DÉTENU

Je dois d'abord te remercier, Jean-François, pour l'aquarelle que tu m'as envoyée. Sans l'explication que tu en donnes, je n'aurais pas deviné que l'oiseau tout blanc, c'est toi, et l'autre tout noir qui le poursuit, c'est la police ! Tu aurais pu faire l'un un peu moins blanc, et l'autre un peu moins noir ! J'admets que sur un fonds gris ce n'était pas si facile...

Je ne pensais pas que tu m'écrirais depuis la prison de Fresnes. Quand tu es sorti de la maison d'arrêt où je t'avais rendu visite pendant huit mois, j'espérais que tu garderais le travail que l'assistante sociale t'avait trouvé ; mais bien sûr, ton patron n'a pas apprécié tes absences fréquentes et soudaines. Et puis Paris t'attirait ; ça irait mieux plus loin ! Et voilà que là-bas, une patrouille te rencontre, à deux heures du matin, avec deux auto-radios sur les bras ! Même scénario qu'à Nice il y a six ans...

Tu n'aimes pas nos lois...bien que tu aies tes lois : tu ne prendrais jamais à plus pauvre, m'as-tu dit. Et tu n'es pas de ceux qui vendent un complice, qui le balancent, tu prendrais plutôt deux ans de plus à sa place !

Tu n'aimes pas les riches ; tu me l'as dit souvent... Et les chrétiens ?

Ta réponse m'a étonnée :

- *"Nous sommes tous des chrétiens dans la prison!"*

Stop !... alors je t'ai expliqué... un chrétien, disciple de Jésus-Christ... Jésus, Son amour, Sa grâce, Sa croix... Sa croix! Alors, avec fierté, tu m'as montré, faite à l'encre de Chine par une main d'artiste, reliée au cou par une chaîne, tatouée elle aussi, et indélébile, une croix !... Ton esprit vif a noté mon étonnement, mon hésitation ; et c'est encore toi qui m'as ouvert les yeux :

- *"Dieu, Jésus, on y croit tous ; mais voyez-vous, ce qu'on refuse, c'est de se soumettre à ce qu'Il ordonne, de faire tout ce qu'Il dit".*

Comme tu me l'avais demandé, je suis allée voir ta mère ; enfin, celle que tu appelles maman, la quatrième femme de ton père ; elle n'approuve pas ta vie de hors-la-loi, pas du tout ; mais jamais (elle m'a dit : jamais) elle ne te fermera la porte.

Elle m'a raconté ta vie : quand ta mère est partie, ta révolte ; tes mauvais choix plus tard ; de l'immeuble en face, elle t'a vu grandir ; un peu épargné par une loi qui protège les mineurs ; puis soudain majeur, partir avec les menottes...

Tes paroles me reviennent parfois. Tu m'avais dit :

- *"Vous perdez votre temps à visiter des vauriens comme nous !"*

D'autres me l'ont déjà dit, et je vais t'étonner, il m'arrive de le penser...

J'ai connu, un jour, un pasteur de l'église baptiste d'Ecosse qui avait une vie tellement rayonnante et un tel

enthousiasme, que cela faisait envie. A le voir parler et agir, j'ai longtemps cru qu'il était né dans une famille et une église des plus puritaine, jusqu'au jour où j'ai entendu le récit de sa vie. Vincent est né dans le plus pauvre quartier d'Oban ; une mère alcoolique, un père en prison. Ni foi, ni loi. Pas d'amour. A douze ans on met Vincent dans une école de redressement, puis majeur, dans une prison. Voleur et assassin. Tel père, tel fils. Le dégoût, la révolte, la haine. Il a 24 ans quand on décide de le transférer en psychiatrie; cette fois ce n'est plus normal... C'est à ce moment-là qu'un évangéliste entre dans sa prison. Vincent Mac Dougall entend, écoute, comprend : Jésus l'aime... Il pleure, il est sauvé, il est guéri. Il donne sa vie à Dieu, complètement.... Le Révérend Mac Dougall m'a dit que quelqu'un avait beaucoup prié pour lui...

Jean-François, je voudrais parler de toi aux chrétiens, à ceux qui font la volonté de Dieu. Peut-être y aurait-il quelqu'un qui sache prier ; qui comme Elie, pourtant de la même nature que nous, prierait, le front dans la poussière, afin que la pluie vienne sur la prison...

Hélène WIDMER
Printemps 1989

AVEC JÉSUS EN CHINE

Peu après le début du travail missionnaire de la "Mennonite Général Conférence" en Chine, en 1911, mes parents furent baptisés. J'ai commencé à aller à l'église à l'âge de 10 ans. En 1916, mon père m'envoya dans une école primaire missionnaire. Au cours de la deuxième année, j'ai commencé à suivre les leçons de catéchisme, mais dans ma famille, certains me dirent :

- *"Si tu crois en Jésus-Christ et rejoins l'église, les missionnaires t'emmèneront dans un autre pays et t'enlèveront le coeur et les yeux !"*

En entendant cela, je fus très effrayé et cessai d'aller au catéchisme. En grandissant, je m'aperçus que leur affirmation était fausse. Je me suis fait baptiser en 1920 à l'âge de 16 ans.

En 1944, notre ville natale, Puyang, fut libérée. Pour certaines raisons, ma femme et moi avons quitté notre ville en 1946, y laissant tous nos biens. Le premier jour de notre voyage, nous nous sommes arrêtés chez un chrétien. Pendant la nuit, le Seigneur me dit :

- *"Oublie ce qui reste derrière toi et recherche ce qui se trouve devant".*

Je l'entendis clairement et me suis senti plein d'énergie et de confiance.

Finalement, nous sommes allés à Changsha, capitale de la Province de Hunan, où le M.C.C. (Mennonite Central Committee) était implanté. Son directeur, le Révérend S.F. Pannabecker, nous demanda de travailler avec le M.C.C., ce que nous fîmes pendant cinq ans. A Changsha, nous habitions dans la Mission Méthodiste Libre.

En 1948, le M.C.C. s'est occupé d'un orphelinat comprenant 250 enfants à Hengyang où nous habitons actuellement. Pendant la guerre de libération, l'orphelinat se trouva juste au milieu du champ de bataille. L'armée nationaliste pensa que nous étions des membres de familles de l'armée de libération et voulut nous tuer tous. Nous n'avons cessé de les supplier de ne pas agir ainsi et de leur expliquer que tous ces enfants étaient orphelins. Dieu soit loué ! Ils nous ont finalement laissés quitter le champ de bataille. Pas un seul des enfants ne fut perdu : par contre, nous perdîmes tout le reste.

En 1966, ce fut la Révolution Culturelle. Je fus appelé dans notre école. En y arrivant, je fus saisi et enfermé. Je subis trois années d'emprisonnement, sévèrement critiqué d'être un chrétien. Pendant cette période, je n'eus pas le droit de voir ma famille, ni même ma femme. J'étais ridiculisé et humilié par les étudiants. Ils disaient que j'étais un espion américain, un ennemi de la Chine. Mais finalement, ils ne purent me trouver de faute et me laissèrent retourner chez moi. J'étais reconnaissant envers Dieu de m'avoir aidé à triompher de ces difficultés.

Pendant la Révolution Culturelle, personne n'était autorisé à croire en la religion chrétienne. Les chrétiens devaient soit donner leurs Bibles, recueils de chants ou autre

littérature chrétienne, soit les détruire. Nous-mêmes, avons brûlé les nôtres. En même temps, nous avons demandé à Dieu de pardonner notre péché, car nous avions détruit Sa Parole. Nous n'étions pas tranquilles à cause de cela.

Pendant ma vie, j'ai rencontré de nombreuses difficultés, mais je n'ai jamais abandonné. Je suis reconnaissant envers Dieu et heureux d'être un chrétien, un disciple de Jésus-Christ.

Pendant les années qu'il me reste à vivre, je ferai de mon mieux et travaillerai dur à prêcher l'Evangile de notre Seigneur et à amener plus de personnes à croire en Jésus-Christ leur Sauveur.

James LIU
Juillet 1990

ENTERRÉE DANS LE SABLE

Il est 8 heures du soir à Abéché. La nuit est tombée déjà depuis deux heures dans cette ville de l'est du Tchad. Au village d'enfants Bakan Assalam, le calme s'est installé parmi les 44 petits orphelins. Dans peu de temps, tout le monde dormira bien.

Mais soudain, un bruit de moteur dans la cour : une voiture à cette heure ?

Même si l'on a la conscience tranquille, c'est quand même avec appréhension qu'on voit arriver à 8 heures du soir une voiture de police. Que peut-on bien nous vouloir?

Il en sort le commissaire en personne, deux policiers armés et un grand-papa tenant dans ses bras un petit paquet, enveloppé dans du tissu... C'est un vieux berger qui, depuis des années, conduit en brousse chaque jour les moutons de l'un des quartiers de la ville.

Ce soir, en rentrant, il a remarqué que ses moutons passaient sur un monticule de sable. Il n'y aurait peut-être pas prêté une attention particulière si un cri étouffé ne l'avait conduit à s'approcher. C'est alors qu'il découvrit une toute petite fille enterrée vivante. Il enleva le sable qui remplissait ses yeux et sa bouche, l'enveloppa dans sa vieille veste et porta l'enfant au Commissariat de police.

Et maintenant, les voici tous à ma porte :

- *"Mademoiselle, pouvez-vous accueillir cette petite ?"*,

me demande le commissaire de police. Il a les larmes aux yeux en me racontant son histoire.

Bien sûr, nous lui trouverons une petite place. Cette nuit, elle dormira dans un carton, en attendant que le menuisier nous apporte le lit que nous avons commandé. C'est le 19 décembre, la petite sera notre cadeau de Noël.

Un peu plus tard, je suis en train de la baigner. Dawud, 12 ans, me dit :

- *"Mamy, je trouve que nous devrions l'appeler "Khalasa", car Dieu l'a sauvée en permettant que ce berger passe à cet endroit".*

Khalasa ouvre tout grands les yeux. Son regard se fait interrogateur et semble nous demander :

- *"Ne voulez-vous pas m'aimer un peu ?"*

- *"C'est promis Khalasa, nous t'aimerons !"*

Marguerite UMMEL
Février 1984

FATIMÉ

J'ai connu Fatimé Hial Mahamat, petite fille tchadienne, quand elle fréquentait notre cycle d'enseignement préscolaire à Abéché. Elle avait un frère et deux soeurs. Ses parents étaient de ceux qui aiment leurs enfants et qui leur souhaitent le meilleur.

Fatimé étudiait avec assiduité et elle avait réussi à devenir la meilleure élève parmi les filles. Son caractère n'était pas des plus dociles. Son manque de respect pour la classe l'avait déjà fait punir. Mais un jour, elle avait appris, elle avait compris que le respect réciproque était le moteur de la vie. Cette année, elle était devenue le chef de sa classe. Maintenant, c'était elle qui imposait le silence aux autres. En ce début de l'année 1996, elle en était à sa deuxième année scolaire.

Arriva le 18 janvier. Ce jour-là, c'était un jeudi, un groupe de filles de la rue a pénétré dans l'enceinte de l'école. Découvertes alors qu'elles volaient des jeux, elles partirent en courant. Dans leur fuite, elles perdirent une partie de ce qu'elles emportaient. Mais finalement, elles nous échappèrent. Plus tard dans la journée, elles sont revenues nous narguer du haut du mur d'enceinte sur lequel elles avaient grimpé.

Fatimé n'aimait pas l'injustice ; elle ne pouvait supporter un tel comportement. Aussi réagit-elle immédiatement et se mit à jeter des pierres sur ces filles pour les châtier. Son

caractère batailleur reprenait le dessus dans de telles occasions. J'ai dû intervenir pour couper court à la bagarre. Mais Fatimé était trop perturbée pour retourner en classe. J'ai alors pris le temps de raconter la bonté de Dieu et comment nous devons l'imiter. Chaque enfant buvait littéralement mes paroles. Combien cela les a blessés d'apprendre que d'autres enfants, dans les rues, au marché, avaient pu aussi me jeter des pierres. J'ai expliqué qu'il ne fallait pas répliquer, mais aimer celui qui vous fait du mal afin qu'il apprenne le bien.

Quelques jours plus tard, le samedi 20, je revenais de la capitale, N'Djamena. Les enfants coururent à ma rencontre et se mirent à crier dans la cour :

- *"Mère ! Mère est là ! Vite !"*

En Afrique, "Mère" est un titre de grand respect. C'était à qui viendrait me saluer le premier, porter mes affaires et, bien sûr, Fatimé était en tête des filles. Elle était si fière ce jour-là de me montrer comment elle arrivait à écrire toute seule, de mémoire, son prénom sur le dessin qu'elle venait de faire.

Au matin du lundi 22, je suis réveillée par des coups frappés à ma porte ; il n'est que cinq heures et demie. Qui peut m'appeler à une heure pareille ? C'est la mère de Fatimé qui est là. Sa fille a souffert toute la nuit de douleurs aiguës. Il faut la conduire d'urgence à l'hôpital. Son état s'aggrave, tout se précipite... et vers midi, c'est Fatimé qui me quitte. Un mal bien étrange l'a emportée. Elle aurait eu 6 ans au mois de mars.

A l'annonce de sa mort, mon coeur s'est brisé. J'ai visité sa famille, mais quel soutien apporter ? Les larmes coulaient

sur tous les visages. Les enfants de l'école ont fait des dessins pour la famille... Les voies du Seigneur ne sont pas nos voies. Qui sait comment il tournera cet échec apparent à sa gloire ?

Mais je sais une chose : l'épisode de la bataille du jeudi 18 a beaucoup fait réfléchir Fatimé. Et la connaissant, je suis sûre que cela a porté du fruit dans sa vie et qu'elle l'a partagé autour d'elle.

Béatrice AUBOUIN

LE PRIX D'UNE FILLETTE

Am-Galiya vit dans la ville d'Abéché à l'est du Tchad, au centre de l'Afrique. La ville se situe au carrefour de routes venant de la Libye au nord et du Soudan à l'est.

La plupart des habitants d'Abéché sont musulmans. Dans cette ville commerçante se tient chaque jour un grand marché. Sur les routes des environs, vous pouvez apercevoir des nuages de poussière provenant de camions chargés de boîtes de chaussures, de nourriture en conserve et de divers matériaux et babioles, mais aussi des caravanes de chameaux portant des sacs de grains et des légumes à vendre au grand marché.

Quelques personnes comme Am-Galiya sont très pauvres et les missionnaires essaient de les aider à gagner leur vie. Quelques-unes des femmes apprennent à coudre. Am-Galiya vient le matin à la station missionnaire, s'assied à l'ombre de la véranda et, avec les autres femmes, elle brode du linge de table.

Galiya (qui signifie "Précieuse") est la fille de Am-Galiya. C'est une très jolie petite fille âgée de huit ans avec de grands yeux bruns et des cheveux noirs frisés. Galiya s'assied près de sa mère et essaie aussi de broder. Lorsqu'elles retournent chez elles, Galiya et sa mère ramassent tout au long du chemin du bois et des brindilles pour le feu.

Leur maison est un abri en forme d'igloo fait d'herbes tressées protégeant de la chaleur, du soleil et de la pluie. A

l'intérieur, il n'y a que des nattes et une peau de bouc sur laquelle dort Galiya. Il n'y a rien d'autre à l'intérieur, excepté quelques billes émaillées de couleurs brillantes, rangées dans une boîte en bois : c'est leur trésor.

Galiya allume un feu dehors dans un foyer fait de trois ou quatre pierres. Elle fait cuire de l'eau et de la farine. Assise à côté du feu, elle ajoute du bois de temps en temps pour garder un feu vif ; elle remue l'épaisse bouillie jusqu'à la fin de la cuisson. Parfois, quand elle a un peu d'argent, elle va au marché acheter du thé ou du sucre.

Am-Galiya, la maman, aime les beaux bijoux. Mais pour s'en procurer, il faut de l'argent et elle en a très peu. Alors elle doit se contenter de ses quelques billes émaillées de couleur.

C'est ainsi que s'écoulent doucement les jours dans la chaleur d'Abéché. Galiya grandit auprès de sa maman. Elle a douze ans lorsqu'un vieux monsieur vient un jour leur rendre visite. Il est très riche et propose à la maman une forte somme d'argent... en échange de Galiya qui deviendrait sa femme. Galiya se révolte, elle ne veut pas se marier, elle est si jeune... Mais sa maman imagine tout ce qu'elle pourrait s'offrir avec cet argent, et l'homme semble si gentil. Alors elle accepte le marché : elle donne Galiya en mariage au vieux monsieur contre l'argent.

Galiya doit donc quitter la maison et elle devient la femme du vieil homme ; elle est alors très malheureuse. Pendant ce temps, sa mère commence à regretter son geste. Elle aimerait faire revenir Galiya auprès d'elle en redonnant son argent au vieux monsieur. Mais il lui est impossible de

rendre cette somme : il ne lui a pas fallu longtemps pour tout dépenser et se retrouver aussi pauvre qu'avant. Galiya est prisonnière de ce malheureux mariage.

Quelle tristesse de pouvoir être "vendue en mariage" à l'âge de douze ans ! C'est pourtant le sort de tant de petites filles à travers le monde.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Un jour, un ami de la famille, ému par le sort de Galiya avance l'argent nécessaire à son rachat : le mariage peut être rompu, et Galiya retrouve sa petite maison.

Lorsqu'elle accompagnera à nouveau sa maman à la station missionnaire, peut-être comprendra-t-elle mieux une histoire qu'on lui a déjà racontée. L'histoire d'un autre ami qui a payé très cher son rachat, jusqu'à en mourir, afin qu'elle connaisse une vie totalement libre...

June RIGHTON

UNE SOIRÉE

AU MONASTÈRE DE DONSKOI

A l'automne 1992, j'allais quitter le Canada pour me rendre en Russie. Au moment des adieux, ma mère me glissa une adresse :

- *"Ce sont des cousins,* me dit-elle, *essaie de leur rendre visite".*

Tiens ! Je ne savais pas que j'avais des cousins en Russie... Arrivé à Moscou, je montrai l'adresse à Walter Sawatsky, mon compagnon de voyage qui connaît bien l'église évangélique de l'ex-U.R.S.S. :

- *"Tu connais ces gens-là ?"*

- *"Mais c'est Piotr Rempel et sa mère Natacha, la célèbre peintre d'icônes"...*

Non seulement j'avais des cousins dans ce pays, mais en plus ils semblaient être des célébrités !

Dès le lendemain, je rencontrai Piotr à l'Académie russe des sciences. Dans un allemand malhabile, nous avons parlé de son grand-père. Histoire d'un homme qui avait rompu avec sa famille et la communauté mennonite pour aller vivre et travailler à Moscou. Il épousa une Russe et resta là, tandis que le reste de la famille émigrait au Canada. Lors de la Grande Terreur, il fut arrêté, puis déporté pendant la

Seconde Guerre Mondiale au camp de concentration d'Arkhangelsk où il mourut. Piotr me raconta son pèlerinage dans les archives du K.G.B., récemment rendues publiques, à la découverte de l'itinéraire de son grand-père...

- *"Mais il faudrait aller voir ma mère",* me dit-il, *"elle travaille au monastère de Donskoï".*

Nous nous sommes mis aussitôt en route.

Donskoï, un monastère en pleine résurrection, deux ans après sa restitution à l'Eglise orthodoxe. Quelques chrétiens travaillent, avec très peu de moyens, à la réfection de ce magnifique édifice longtemps négligé. Natacha Rempel, dans un atelier primitif, restaure l'art spirituel orthodoxe, les icônes en particulier. Marchant à ses côtés, nous avons découvert les bas-reliefs de l'église du Sauveur dynamitée par Staline vers 1920 ; nous avons admiré la fresque murale haute de 13 mètres... Elle, sous son fichu effiloché et dans ses pauvres pantoufles en tissu, rayonnait d'une spiritualité et d'une sérénité empreintes d'humilité. Je la revois encore me dire devant une sculpture :

- *"Alexander Min, mon ancien prêtre, venait souvent méditer ici sur la vie éternelle dans la gloire du Christ"...*

Mais le soir avançait et il était temps de repartir pour Moscou. Alors là, sous le porche du monastère de Donskoï, Natacha, Piotr et moi-même avons prié ensemble, les yeux pleins de larmes ; quelques instants de profonde unité après tant d'années de séparation.

Ceux qui habitent un pays autrefois considéré comme ennemi, ceux que j'ai découverts comme cousins, sont devenus désormais mon frère et ma soeur en Christ, il a suffi d'un soir au monastère de Donskoï...

Walter BERGEN
M.C.C.

LE GESTE D'ACCUEIL

Début avril 1884, Joseph et sa jeune épouse Barbara quittent la ferme paternelle de Liessem, près de Bitburg, dans la région de Trèves en Allemagne. Ils partent pour un voyage long de plus de trois cents kilomètres, distance considérable pour l'époque. De leur destination, ils ne connaissent que le nom : la ferme du Schlavari près de Hirschland, en Alsace. C'est une ferme de cinquante-deux hectares qu'ils vont prendre en fermage. Comment ont-ils pu s'engager à partir vers ce lieu inconnu, si loin de leur famille?

A cette époque, les familles mennonites sont visitées régulièrement par un prédicateur itinérant. Lors de son dernier passage à Liessem, celui-ci leur a parlé du frère Schantz, de la ferme du Schwabenhof en Alsace. Le frère Schantz se sent isolé ; son voeu profond est d'avoir un voisin proche avec qui partager sa foi et ses expériences spirituelles. Il prie pour cela depuis un certain temps. Il y a bien d'autres frères aux alentours, mais suffisamment éloignés pour qu'il ne soit pas possible de se rencontrer très souvent. Or, depuis peu, une location est vacante tout près, à un petit kilomètre du Schwabenhof : la ferme du Schlavari...

Quand le prédicateur itinérant raconte cette histoire à Joseph et Barbara, ceux-ci décident d'écrire au frère Schantz. Une correspondance intense s'établit entre eux et ils apprennent ainsi à se connaître. Quelle joie pour le frère

Schantz de trouver un jeune couple selon son voeu, qui se déclare prêt à s'installer dans la ferme voisine ! Ils pourront se rencontrer à n'importe quel moment et s'entraider en cas de besoin : il est plus facile de s'adresser à un frère en cas d'urgence.

Une confiance basée sur la foi mûrit entre eux. Le frère Schantz s'occupe des modalités du bail avec les propriétaires de la ferme. Il se porte aussi garant des nouveaux venus. De leur côté, Joseph et Barbara ne connaissent pas l'état de la ferme, mais ils font confiance au Seigneur, reconnaissants de ce qu'il ait permis la rencontre avec un frère qui allait devenir leur voisin.

Le jour du départ arrive, un peu comme au temps du Far-West américain. Joseph et Barbara ont emballé quelques effets personnels qu'ils chargent sur une voiture attelée à deux chevaux. On y trouve aussi entassés quelques meubles, des cages de volailles, les lapins, la semence, la charrue, la herse... Derrière viennent trois vaches et quelques génisses. Quelle expédition ! Trois cents kilomètres à pied par les temps si changeants de début avril...

Trois semaines plus tard, ils atteignent le village de Hirschland. La ferme n'est plus qu'à trois kilomètres. Ils s'informent auprès du premier passant du chemin conduisant à la ferme. Le personnage n'est pas des plus sympathiques:

- *"Bonnes gens,* leur répond-il, *quand on ne connaît pas son chemin, on reste à la maison !"*

Quel accueil ! Ils ne savent pas encore que c'est un des proches voisins de leur ferme, voisin qui finira d'ailleurs par devenir un habitué de la maison.

Quand ils arrivent à la ferme du Schlavari, la joie de la rencontre avec les Schantz est grande. Bien sûr, le dimanche, ils vont ensemble à Sarrebourg pour le culte. C'est l'occasion de faire connaissance avec toute l'assemblée. Mais tout le monde est déjà au courant de leur arrivée. A la fin du culte, l'ancien leur souhaite la bienvenue et adresse un appel solennel à l'assemblée :

- *"Frères, je vous présente ce jeune couple et je vous le recommande chaleureusement. Je vous exhorte à prendre soin d'eux et vous dis seulement : vous savez ce que vous avez à faire maintenant !"*

Lundi matin, sept heures. Branle-bas de combat dans la cour de la ferme du Schlavari. Huit attelages avec voitures transportant charrues, herses et semences sont là. Ils sont tous venus : les Kremer du Bickenholtz, les Schantz du Bouscherhof près de Rimsdorf, les Schantz du Freiwald près de Romelfing, les Esch du Brudergarten près de Fénétrange, les Schantz du Schwabenhof bien sûr, et d'autres encore... (tous à sept heures au rendez-vous). En huit jours, ils ont retourné la terre et ensemencé les champs de la ferme.

L'assemblée avait décidé ce geste d'accueil envers Joseph et Barbara. Un coup de pouce nécessaire à leur départ, mais aussi une leçon de solidarité, une démonstration d'amour pour le prochain.

Joseph, puis Jean son fils aîné, deviendront par la suite serviteurs de la Parole dans l'assemblée de Sarrebourg.

Je ne sais pas si j'ai bien restitué chaque pièce du puzzle de ce passé lointain au bon endroit, si la reproduction a gardé les couleurs et la beauté du tableau.

J'ai simplement voulu me souvenir de mes grands-parents, Joseph et Barbara.

"Souvenez-vous de vos anciens et de l'enseignement qu'ils vous ont laissé en héritage".

Herbert NAFZIGER

KALIFA

ET LE JETEUR DE SORTS

Je ne veux pas vous raconter un conte des mille et une nuits, mais une histoire africaine, une histoire de Samoghos, un peuple qui habite à l'ouest du Burkina-Faso.

Ici, à Samogohiri, la mort, la maladie ou toute autre mauvaise passe de l'existence de quelqu'un peut avoir des causes naturelles comme des origines occultes. Pour savoir la différence, on va consulter le voyant, c'est-à-dire celui qui peut voir les causes cachées de tout ce qui se passe ici-bas. Et ces causes peuvent être innombrables. Les coutumes envers un ancêtre ou un fétiche ont peut-être été négligées, un totem a pu être violé. Tout cela, c'est du domaine de l'invisible. Mais il se peut aussi qu'une personne en chair et en os soit derrière les problèmes, un vivant qui maîtrise ou plutôt qui a accès à ces puissances invisibles. On parle des sorciers. Mais les sorciers ne sont pas les seuls à exceller dans cet art. Ne me demandez pas comment cela se fait. Je serais bien incapable de vous donner le moindre indice !

Ce que je sais, c'est que tous les Samoghos de Samogohiri se protègent contre tous ces maux, même s'ils sont tous musulmans. Chacun a qui un bracelet, qui une ceinture, qui un collier, qui tout autre objet bien connu pour protéger contre l'adversité ou même donner la chance dans toutes sortes de domaines de la vie. Vous le comprenez, il y a trop de peaux de bananes dans la vie pour qu'on ne

fasse pas attention où on met les pieds et pour qu'on ne se prémunisse pas contre celles qu'on ne voit pas.

Tous les Samoghos ont donc leur panoplie d'amulettes, allez-vous me dire. Tous, non, pas tout à fait. Nous en connaissons quelques-uns qui n'ont plus peur des jeteurs de sorts ni des puissances du monde invisible depuis qu'ils ont mis leur foi dans le Dieu vivant. Et je voudrais vous présenter l'un d'eux. Il s'agit de Kalifa.

Kalifa était un tout jeune homme lorsqu'il s'est converti, et il fut baptisé à Pâques 1987. Dans les années qui suivirent, il dut déménager à Bobo Dioulasso. Mais comme sa maman vit toujours au village, il vient souvent sur son vélomoteur lui rendre visite. Cela ne fait guère que 100 km entre Bobo et Samogohiri.

A chacune de ses visites, il passe chez Ali et Fabé qui ont commencé à traduire l'Evangile de Luc. Cela l'a tellement réjoui lorsque ces hommes se sont engagés dans la traduction de la Bible ! Aussi ne manque-t-il jamais de venir les encourager.

Cela fait quelque temps maintenant que tout le monde au village sait que Kalifa est chrétien. A chacune de ses visites, il ne se prive pas de le rappeler et d'en expliquer le comment et le pourquoi à tous les jeunes que ça ne manque pas d'étonner. Kalifa a en plus un certain charme et un talent de comédien ou du moins de conteur. Il est un peu artiste en plus. Je crois que beaucoup de jeunes au village ont pour lui une grande admiration.

Un jour, alors qu'il se promenait au marché, un homme de notre quartier a menacé de le bannir du village s'il ne

s'arrêtait pas de prêcher comme cela. Kalifa ne s'est pas démonté pour autant. En tant que fils du village, il a autant de droit que n'importe qui de prêcher ce qu'il veut à qui il veut. Ce n'était pas de telles menaces qui allaient le faire taire. L'homme l'a alors averti que s'il continuait quand même à parler de Jésus au village, il allait le regretter.

Les menaces devenaient plus précises. Kalifa en a alors profité pour préciser que l'Evangile n'était pas seulement une nouvelle religion à côté des autres, mais une voie dans laquelle l'homme est engagé sur les traces de Celui qui a tout créé, le visible et l'invisible, et qui en est le maître. En tant qu'enfant de Dieu, il se savait protégé par Dieu lui-même. Aucun sortilège ne pouvait l'atteindre. La confrontation en resta là.

Plus tard, alors que Kalifa se trouvait à nouveau au village, le même homme l'a de nouveau arrêté et lui a dit:

- *"Vous les chrétiens, vous êtes des sorciers !"*

- *"Des sorciers, et pourquoi donc ?"*

- *"Il n'y a que les sorciers qui peuvent se protéger comme vous !"*

Vous pouvez vous imaginer la puissance de ce témoignage pour Ali et Fabé traduisant les béatitudes et surtout le passage de Luc 6 v.22 :

"Heureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'on vous chassera, vous outragera, et qu'on rejettera votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme !"

Nul ne sait ce que cet homme avait tenté de faire à Kalifa, mais il y a au moins quatre Samoghos qui savent que rien ne lui est arrivé, et il y en a au moins trois qui savent pourquoi !

Paul et Martine SOLOMIAC
1996

LE SOUPER ÉTERNEL

Dans le quartier chrétien du vieux Damas, à 30 mètres d'une rue appelée "la rue Droite", nous sommes treize personnes rassemblées pour un souper frugal autour de la longue table de la salle-à-manger voûtée du Séminaire orthodoxe syrien.

Le repas débute avec la prière enseignée par Jésus, prière chantée en syriaque, dialecte de la langue parlée par Jésus. Le Père Issa, moine calme et avisé, directeur spirituel du séminaire, préside le service. Issa signifie "Jésus" en français. Le Père "Jésus" est assis au centre et nous sommes douze autour de lui. Deux images du dernier repas du Seigneur ornent les murs de la salle-à-manger.

Ce soir-là, les douze "disciples" proviennent de cinq pays différents. Quatre sont des chrétiens irakiens ayant déserté l'armée, durant ou après la Guerre du Golfe, et habitant temporairement au séminaire. Il y a aussi cinq moines libanais et syriens étudiant avec le Père Issa, qui, lui, est turc. Un visiteur, également membre de l'Eglise orthodoxe syrienne, rentre d'un service militaire parmi les forces multinationales stationnées en Arabie Saoudite durant la Guerre du Golfe. Et puis moi-même un Américain, placé là par le Mennonite Central Committee (Comité Central Mennonite) pour enseigner l'anglais et étudier le syriaque.

Après la prière, nous en venons à partager des épisodes de nos vies durant la Guerre du Golfe.

Le visiteur raconte sa vie parmi les forces multinationales en Arabie Saoudite. De l'autre côté de la table, l'ex-soldat d'infanterie irakien écoute et commence à réaliser qu'ils auraient pu se tirer dessus. De mon côté, je rappelle que mon gouvernement a lâché des bombes sur la tête de plusieurs de ceux qui sont assis autour de moi. Un des ex-soldats irakiens raconte qu'il a passé vingt jours tremblant de peur, alors que les B-52 crachaient des bombes sur son abri souterrain. Et il ajoute :

- *"Je ne voulais pas faire partie de cette guerre ; un jour, j'ai laissé tomber mon fusil et j'ai commencé à marcher droit devant moi".*

Deux des personnes présentes sont d'ex-médecins militaires irakiens. L'un d'eux était stationné sur le front, renvoyant des corps vers Bagdad, alors que l'autre travaillait dans un hôpital de Bagdad, soignant des blessés militaires et civils.

La principale base aérienne utilisée par les avions alliés dans l'est de la Turquie se trouve proche de la ville natale du moine. Une bombe "intelligente" d'un de ces avions a touché un grand bâtiment de Mossoul, une ville du nord de l'Irak. Le bâtiment ressemblant à un hangar, abrite en réalité une Eglise orthodoxe syrienne avec sa cure, dans laquelle la femme d'un prêtre et trois enfants furent tués.

Nous nous apercevons bientôt que nous sommes autant en communion de mort qu'en communion de frères en Christ.

La conversation s'anime de plus en plus, comme si nos consciences livraient bataille contre la réalité à laquelle nous

avons tous participé.

Soudain, un silence pesant s'établit autour de notre table.

Après quelques instants, quelqu'un met fin au silence en posant cette question au Père Issa :

- *"Irai-je en enfer ?"*

D'autres questions ou excuses se mettent alors à jaillir de la réflexion silencieuse.

- *"Serons-nous jugés pour cela ?"*

Un des médecins irakiens prend la parole :

- *"Je n'ai jamais porté de fusil pendant toutes mes années dans l'armée. Je n'avais pas d'autre choix que d'être là".*

Un autre ajoute :

- *"Soit nous combattions, soit nous étions exécutés sur le champ".*

Pendant la guerre entre l'Irak et l'Iran, un des médecins a dû être témoin de l'exécution de déserteurs devant leurs familles. Quelqu'un avance :

- *"Je n'aurais jamais tiré sur un chrétien".*

Mais la réponse fuse :

- *"Comment aurais-tu pu savoir s'ils étaient chrétiens ou*

pas ? On ne voit pas une croix autour du cou à 200 mètres!"

Nous sommes rassemblés ce soir-là pour rompre le pain ensemble. Dans nos conversations, nos loyautés aux exigences des royaumes de ce monde s'affrontent comme elles se sont affrontées dans nos existences quelques mois auparavant.

Sur les murs de la salle-à-manger, les images du "repas du Seigneur" sont comme un rappel silencieux du sens de notre rencontre. Je me souviens des disciples de Jésus : l'ex-collecteur d'impôts et les zélotes, ennemis déclarés ; celui qui trahirait ; celui qui allait nier et les autres qui s'enfuiraient en silence. Regardant encore, j'imagine Jésus au milieu d'eux, comme il est au milieu de nous ce soir. Je me souviens de ce qu'il a dit lors de sa crucifixion :

- *"Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font".*

Le Bon Berger prépare encore et toujours une table pour nous en présence de nos ennemis pour que nos yeux s'ouvrent et voient son chemin.

Roy HANGE
25 février 1994

LA PASSAGÈRE

DU BESANÇON - PORT BOU

Il y a peu, ma femme et moi rentrions à la maison par l'Inter-Régional Besançon-Port Bou. Train-Orange, avec ce couloir du bon vieux temps où l'on se doit de jeter un coup d'oeil indiscret, mais toujours intéressant, sur le petit monde des compartiments. Voici le nôtre et deux places couloir.

Silence. On dort... Voir les gens dormir pose aussi beaucoup d'interrogations !

A son coin fenêtre, dort une petite femme, toute menue, tout de noir vêtue, recroquevillée sur la banquette, immobile, la tête enfouie dans ses bras. Passe une bonne heure. Un court instant, elle relève la tête, offrant un visage sans regard et accablé d'un si grand chagrin. Un deuil cruel, peut-être, où elle se replonge aussitôt longuement.

Par signes, ma femme et moi nous interrogeons : que peut-on faire devant cette détresse ? Et d'ailleurs, doit-on intervenir ?

Mais voici. Elle se réveille, fixant le paysage, nous tournant le dos, essuyant des larmes silencieuses ; puis elle se recroqueville, à nouveau absente.

Ma femme sort de son sac l'évangile de Jean qu'elle aime offrir à l'occasion, en conversant. Mais comment

aborder un chagrin si profond, si caché ? Comment entrer dans cette intimité, là, en public ?

Nous arrivons déjà à notre gare. Tout le monde en descend, sauf elle. Je fais signe de la main à ma femme de glisser l'évangile près d'elle, comme un geste de compassion que personne n'a pu lui offrir...

Marchant sur le quai, nous longeons lentement son wagon. La voici à la fenêtre, éveillée, le regard en recherche sur la foule ! Elle semble bien tenir quelque chose à la main: mouchoir ou évangile ? Celui-ci n'a pu lui échapper. Puisse-t-elle y rencontrer Jésus, bouleversé au tombeau de son ami Lazare et proclamant à Marthe, la soeur éplorée :

- *"Je suis la Résurrection et la vie".*

Puisse-t-elle, comme Marthe, le croire aussi. Une si grande consolation pour un si grand chagrin.

Qui d'autre que Jésus pourra jamais apporter cette consolation quand toute parole humaine se révèle impossible ou vaine ? Qui d'autre que Jésus pourra porter nos douleurs que ce soit sur nos chemins de terre ou dans nos chemins de fer ?

Aimer le Christ, en recevoir la Paix, n'est-ce pas la vraie consolation ?

Raymond CHARLEMAGNE
Mars 1997

LA MOISSON

A cette époque, les paysans sont encore nombreux à Bethoncourt, village du Pays de Montbéliard. Chacun veille à la tenue de son exploitation, à la robustesse de son troupeau et à la qualité de ses récoltes. Emile est de ceux-là, dur au travail, ne s'accordant aucun moment de repos. Si ses cultures sont prospères, il sait qu'il ne le doit qu'à lui-même. Aussi est-il dérouté par le comportement de Pierre, son voisin. Quelles que soient les circonstances, Pierre n'est jamais allé travailler aux champs le dimanche. Même lorsque son foin coupé était sec et que la pluie menaçait, il n'a jamais attelé le cheval à la charrette pour ramener le fourrage à l'abri. Et plus d'une fois le foin a été abîmé par la pluie avant le lundi.

Cette constance de Pierre à observer le dimanche comme jour de repos est incompréhensible pour Emile. Bien sûr, il sait que c'est par souci de respecter la loi de Dieu. Mais enfin, le foin mouillé, ça devrait au moins faire réfléchir. Avoir du bon fourrage est quand même plus important qu'une conviction religieuse. Emile affiche son indépendance vis-à-vis de Dieu, par réaction peut-être. Il ne manque aucune occasion de faire remarquer à Pierre le peu de confiance qu'on peut faire à Dieu :

- *"Ton foin a été mouillé ; il était sec dimanche. Moi, j'ai ramassé le mien et il est bon".*

Pierre ne sait trop quoi répondre...

Arrive le printemps 1939, terriblement pluvieux. Les semailles se font dans la boue. Quand le blé commence à lever, chacun constate que cela pousse mal. Pierre et Emile sont aux champs, estimant les prochaines récoltes. Une parcelle est plus belle que les autres.

- *"Il est beau ton blé, Emile ; tu es le seul à avoir réussi cette année".*

- *"Bien sûr ! C'est un blé semé le dimanche !"*

La réponse a été immédiate. Pierre encaisse l'ironie du propos et laisse alors échapper :

- *"Sais-tu seulement si tu le verras mûrir ?"*

En disant cela, il pense aux incertitudes de l'époque, à la guerre qui menace. Emile ne relève pas l'interpellation et chacun retourne à ses occupations.

Les épis n'ont pas encore commencé à jaunir que Marguerite, l'épouse d'Emile, arrive chez Pierre :

- *"Savez-vous ce qui nous arrive ? Emile devient aveugle!"*

Pierre est saisi de crainte. Se pourrait-il que la parole prononcée l'autre jour... ? Se pourrait-il que ces quelques mots aient dépassé ses intentions ? Se pourrait-il que l'Esprit de Dieu se soit emparé de sa bouche malgré lui ? Il se sent tout à coup dépassé par ce qui arrive.

Emile s'enfonce dans la nuit. Cet été-là, son épouse et son jeune fils moissonnent à sa place le beau blé qu'il ne

verra pas. Il en sera ainsi chaque été suivant. Personne ne l'entendra plus se moquer de ces chrétiens qui respectent naïvement la loi de Dieu.

Emile et Pierre ne reviendront jamais sur leur conversation du printemps 39. Que se passe-t-il dans le coeur d'Emile au long de ces années ? Nul ne le sait. Pierre, quant à lui, a découvert, comme Esaïe, ce qu'est la crainte du Dieu Saint.

Pierre LUGBULL

LE PUITS DE TÉNÉRI

Je suis né au mois de mars 1996 près du village de Ténéri, dans l'est du Tchad. J'aimerais vous raconter les circonstances de ma naissance.

Dans notre région, il n'y a que des puits "safi", c'est-à-dire des puits creusés dans le sable d'un ouaddi. Savez-vous ce qu'est un ouaddi ? C'est un cours d'eau rempli lors des orages de la saison des pluies, mais dont le lit est sec dès que les pluies s'arrêtent. Les puits "safi" captent l'eau dans la nappe superficielle, mais ils s'assèchent plus ou moins rapidement durant la saison chaude. Pour s'approvisionner en eau, les habitants de Ténéri, et plus particulièrement les femmes, doivent parcourir cinq kilomètres jusqu'au ouaddi le plus proche.

Avant que je voie le jour, il a fallu de longues palabres entre les hommes du village et un certain Ahmat qui habite Torani, à six kilomètres de là. Ahmat conseille et aide les villageois dans leurs travaux. Et puis, un jour, ils se sont mis au travail, par équipes de trois personnes.

Après avoir creusé trois mètres, surprise ! Un banc rocheux vient stopper la progression. Que faire ? Y-a-t-il de l'eau en-dessous, et à quelle profondeur ? Les hommes décident de briser la roche. Ils redoublent d'efforts à la barre à mine et au burin. La roche se révèle assez friable, ce qui les encourage à persévérer mètre après mètre. Six mètres de profondeur... de l'humidité apparaît. La nappe phréatique

semble toute proche. Hélas ! on a beau continuer à casser la roche, à l'extraire à la main, l'eau n'est toujours pas au rendez-vous.

Pourtant, les hommes continuent leur travail. Douze mètres... Soudain l'eau ruisselle du rocher. Une grande joie envahit l'équipe et se répercute dans tout le village. Bientôt, il y aura de l'eau propre toute l'année !

La saison des pluies approche ; il est temps de terminer les travaux. Pour éviter tout effondrement, il est décidé de maçonner le haut de ma structure qui a été creusé dans le sable. La roche qui a été extraite sera utilisée pour cela. Je serai donc un puits original à l'ancienne, en pierres de taille, avec un diamètre de deux mètres. Pour ces travaux délicats, c'est l'équipe de puisatiers de l'orphelinat d'Abéché qui est venue prêter main forte.

Après la saison des pluies, je vais grandir un peu. J'ai entendu les hommes discuter entre eux : il vont creuser à nouveau pour que la colonne d'eau atteigne deux mètres.

C'est ainsi que je suis né, entouré des soins de bien des personnes. J'ai entendu l'équipe d'Abéché et Ahmat prier pour ma naissance. Je les ai aussi entendus prier pour que je sois, à l'image du puits de Samarie, un lieu où les habitants de Ténéri puissent trouver, non seulement de l'eau pour leurs besoins naturels, mais aussi l'eau de la vie en Jésus-Christ.

Propos recueillis par
Pierre et Marguerite OBERLI

MAMA ET EMMANUEL

Mama est un agriculteur du Burkina Faso. Comme tous les habitants de son village, il se dit musulman tout en pratiquant des coutumes païennes. Pourtant l'un de ses fils, Emmanuel, est devenu chrétien ; mais il vit à Ouagadougou, la lointaine capitale du pays. Lors de ses rares visites, il parle de l'Evangile à son père ; cependant celui-ci montre peu d'intérêt.

Un jour, Mama tombe malade. Cela est tellement grave qu'il sombre dans le coma. Et alors, il a une vision. Dans cette vision, il se trouve à la porte du ciel. Devant lui, une foule de gens se presse devant un homme vêtu de blanc. Chaque fois que quelqu'un arrive devant lui, l'homme fait signe d'aller soit à droite, soit à gauche derrière lui. Mama se rend alors compte que ceux qui vont à gauche sont précipités dans un lieu de souffrances extrêmes, alors que ceux qui entrent à droite sont introduits dans un lieu de délices.

Arrive son tour. L'homme en blanc montre une petite maison à Mama et lui dit que son tour n'est pas encore arrivé, mais qu'il doit attendre dans cette maison. C'est alors que Mama se réveille du coma dans lequel il a été plongé.

Les années passent et Mama oublie sa vision. La routine du travail et de la vie reprend ses droits.

Août 1997 : Emmanuel est persuadé qu'il doit une fois

encore présenter l'Evangile à son père. Il refait donc le long voyage d'Ouagadougou au village pour une courte visite. Mama a beaucoup de travail en cette saison. Emmanuel l'accompagne au champ. Il lui parle à nouveau du plan de salut de Dieu. Contre toute attente, Mama accepte de prier avec son fils et décide, là, au milieu du champ, de placer sa foi en Jésus le Fils de Dieu. Alors Mama raconte une étrange histoire.

Cette nuit même, juste avant l'arrivée de son fils, il a fait un rêve. Et dans ce rêve, il y avait l'homme en blanc, celui qu'il avait vu des années auparavant dans sa vision. Cette fois, l'homme en blanc se trouvait dans un lieu entouré d'écritures. Il le voyait planer au-dessus de lui comme un aigle. Et pendant qu'il volait, l'homme blanc lui montrait les écritures. Quand Emmanuel est arrivé le lendemain et a parlé de Jésus, le Sauveur, quand il lui a lu ce qu'en disaient les Ecritures, alors Mama a su qui était l'homme en blanc. Il a compris qu'il l'attendait depuis des années et avait tout préparé pour la rencontre.

Paul et Martine SOLOMIAC

CEUX

DONT PERSONNE NE VOULAIT

Liese Niebuhr jette un dernier regard sur la ferme familiale avant de se mettre en route avec sa famille. Ses ancêtres sont arrivés d'Allemagne il y a bien longtemps déjà, à la demande de l'Impératrice Catherine II, afin de mettre en valeur les terres de l'immense Russie. Fermiers réputés, les Mennonites avaient été nombreux à répondre à cet appel.

Mais la Révolution communiste est passée par là. Et tous ces paysans doivent abandonner leurs fermes aux nouveaux maîtres du pays. Beaucoup fuient vers l'Allemagne ou le Canada. La famille Niebuhr arrive trop tard ; les frontières se sont refermées sur eux. Maintenant, il faut un visa pour partir.

Les visas de sortie ne sont accordés qu'à Moscou. Le voyage jusqu'à la ville est long et éprouvant. Les Niebuhr arrivent aux portes de Moscou en novembre 1929, mais cinq mille paysans attendent déjà, la police interdisant d'aller plus loin. Des centaines d'autres arrivent chaque jour. En décembre, ils sont déjà douze mille à attendre là. Liese Niebuhr, encore toute jeune fille, essaie de tromper sa faim et le froid glacial en rêvant à la douceur de la ferme familiale.

L'hiver passe ainsi. Enfin, une nuit de printemps 1930, branle-bas. Liese Niebuhr, sa famille et des centaines d'autres

sont entassés dans des wagons à bestiaux, sans nourriture, sans eau, sans aucune installation sanitaire. Les wagons sont scellés et le train emporte ces misérables vers une destination inconnue.

Au bout du voyage, tous ces gens sont débarqués dans une zone marécageuse, sans habitation, exposés à toutes les intempéries. Les enfants pleurent de froid et de faim. Dès les premiers jours, plusieurs meurent. Chaque famille essaie de déblayer un peu de neige, chacun essayant de se serrer contre l'autre et d'improviser de minuscules abris. Impossible de se coucher ; il faut se tenir courbé en deux ou à genoux. Les articulations font si mal qu'il est très difficile de trouver le sommeil. Pendant ce temps d'autres convois arrivent, entassant des dizaines de milliers de personnes. Les morts, eux, se comptent vite par milliers, plusieurs dizaines chaque jour.

Les exilés découvrent qu'il sont déportés en Sibérie et qu'il faut réagir avant que l'hiver arrive. Alors ils s'organisent en villages afin de survivre. Les Niebuhr avec d'autres familles mennonites construisent Schumanovka. Aussitôt, les autorités interviennent : confiscation des biens - mais quels biens ? - intimidations. Tout est à recommencer.

Schumanovka, c'est la Chine à 15km, de l'autre côté du fleuve. Fuir de l'autre côté ? L'idée a germé chez plus d'un, mais le fleuve est immense : plus d'un kilomètre de largeur. Comment atteindre l'autre rive ? Il est vrai que le fleuve s'appelle Amour. Avec un tel nom, tout espoir est permis. Contre toute attente, c'est l'hiver qui apporte l'espoir. L'hiver terrible pour les humains, mais aussi terrible pour les eaux du fleuve, l'hiver qui va transformer le fleuve en glace et

établir un pont entre la Sibérie et la Chine.

16 décembre 1930, minuit. C'est le moment. Cinquante-six traîneaux transportant deux cent dix-sept personnes de Schumanovka s'élancent vers le fleuve de glace. Par malheur, le guide s'égare et la troupe erre jusqu'au matin. Le jour se lève déjà lorsqu'ils retrouvent enfin le bord du fleuve. Le temps est parfaitement clair et les patrouilles frontalières ne peuvent plus manquer de repérer le convoi. Tous savent à cet instant qu'ils sont perdus. Ils crient alors leur détresse à Dieu.

A peine les premiers mots de leurs prières sont-il sortis de leur bouche qu'un épais brouillard s'abat sur le fleuve. Même la neige se met à tomber. Les traîneaux s'avancent alors sur la glace sans que les gardes puissent les voir.

Enfin, l'autre bord, la Chine ! Aussitôt, le temps redevient clair avec un soleil radieux. C'est l'émerveillement, comme celui qui a dû saisir le peuple hébreu après la Mer Rouge... Dieu répond aux appels de ses enfants.

Le chemin est encore long à travers la Mandchourie, chemin de montagnes et de bandits, jusqu'à atteindre la première ville : Kharbine. Lorsque ceux de Schumanovka y parviennent, ce ne sont plus que de pauvres hères déguenillés et malades... c'est Noël.

Liese Niebuhr s'installe avec sa famille dans cette ville chinoise, préparant une nouvelle étape de sa vie. Est-ce les difficultés endurées ensemble ou la traversée du fleuve Amour ?... En tout cas, Liese Niebuhr a laissé gagner son coeur par un jeune homme, réfugié comme elle. C'est à

Kharbine, en pleine incertitude de l'avenir qu'elle épouse David Goertzen devant les autorités civiles.

D'autres fugitifs sont arrivés à Kharbine, très nombreux. Alors, la Société des Nations décide de conduire ces réfugiés vers une autre terre. Le 22 février 1932, Liese Niebuhr, David, leurs parents et bien d'autres sont conduits vers la Corée. Un bateau les attend pour les transporter jusqu'à Shanghaï au sud de la Chine. Là, c'est le "D'Artagnan" qui les embarque à destination de la France. Le 1er avril, ils débarquent à Marseille. Pour la première fois, ils sont attendus : un homme est là pour accueillir ces presque quatre cents fugitifs. C'est Pierre Sommer, ancien de l'assemblée mennonite de Montbéliard. Il est venu s'occuper de ces frères et soeurs dont il suit l'odyssée depuis des années. La Croix Rouge a préparé un bateau au Havre pour les emmener encore plus loin. Pierre Sommer va donc accompagner tous ces gens à travers la France, veillant à leurs besoins et les réconfortant.

Le lundi 4 avril, ils sont au Havre. Le "Groix" appareille demain, mais deux familles sont restées à Marseille avec des malades qui ont besoin de soins. Parmi elles, la famille Niebuhr, dont la mère est très affaiblie. Pourant, Liese est venue au Havre. C'est que Liese a un projet. Ce soir, Pierre Sommer présidera le culte sur le pont du bateau avec tous les réfugiés. Ne pourrait-il pas demander la bénédiction de Dieu sur son union avec David ? A Kharbine, ils n'avaient eu le temps que de faire les formalités légales. La bénédiction du mariage de Liese et David est donc demandée ce soir-là sur le pont du "Groix"'.

Le lendemain, le bateau appareille pour l'Amérique du

Sud. La fin du trajet se fait en chariots à boeufs jusqu'au plateau du Chaco au Paraguay. D'immenses terres sont à défricher et à cultiver. Les familles sont réparties en plusieurs groupes, chaque groupe autour d'un puits. Il faudra construire les villages. Ce soir-là, Liese et David parlent famille, enfants, avenir...

Au mois de mai, leur maison provisoire est construite. En juin, le reste de la famille Niebuhr arrive de Marseille. Le bout du voyage ? On a juste oublié de les prévenir que le Chaco est déjà habité par des Indiens : les Lengua...

Mais c'est le début d'une autre histoire.

D'après Pierre SOMMER

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»

N°1 – Qui sont les Mennonites ? D'où viennent-ils ?
(voir n° 4/93) (Epuisé)
N°2 – Ce que croient les Mennonites 12 F
N°3-4 – La voie chrétienne 20 F
N°5 – Disciples de Jésus (John C. Wenger) 12 F
N°6-7 – Il y a des gens qui vous troublent
(Pierre Widmer) 15 F
N°8 – L'Evangile de Paix (John C. Wenger) 12 F
N°9 – Enseigner dans l'Assemblée
(Paul M. Lederach) 12 F
N°10 – Du bon usage des vraies richesses
(Milo Kauffman) 12 F
N°11-12 – De Thomas Muntzer à Menno Simons
(Ch. et Cl. L. Ummel, J. Baumann et P. Widmer) 20 F
N°13-14 – Ce livre appelé la Bible
(John C. Wenger) 20 F
N°15 – La foi qui fait vivre (John C. Wenger)
Extraits d'auteurs anabaptistes du XVIe siècle 15 F
N°16 – Les entretiens Luthéro-Mennonites 1981-1984
(présentés par Marc Lienhard et P. Widmer) 20 F
N°1/1985 – Vers une justice biblique
(José Gallardo et divers auteurs) 25 F
N°2/1985 – Actualités des valeurs anabaptistes
(Pierre Widmer, Max Schowalter, Claude Baecher)
et divers articles d'actualité dans les Eglises. 25 F
N°3/1985 – Le Chrétien face aux crises de la vie
(Paul Baumann, Christiane et Pierre Widmer) 20 F
N°4/1985 – Le Chrétien face à la maladie
(avec la collaboration de René Klopfenstein,
Jeannette Rayot-Zbinden, Willy Peterschmitt,
Dr M. Ropp et P. Widmer) 25 F
N°1/1986 – Evangéliser, c'est faire des
disciples (avec la collaboration de Myron
S. Augsburger et P. Widmer) 25 F
N°2/1986 – Le pasteur, artisan de réconciliation
(avec la collaboration de M. Barwick, J. Jaloux,
P. Widmer) 20 F

N°3-4/1986 – Comment travailler au bien de la nation ? Le chrétien et les Forces Armées (Claude Baecher, Michel Gaudry, Pierre Widmer) 30 F

N°1/1987 – Formation biblique et modernité (André Nussbaumer, Adolf Schnebele, Jacques Dubois, Daniel Muller et Pierre Widmer) 20 F

N°2/1987 – Des églises de professants... Pourquoi ? (en co-édition avec les «carnets de Croire et Servir») 25 F

N°3/1987 – Vers un nouveau mode de vie (John C. Wenger, avec la collaboration de P. Widmer) 25 F

N°4/1987 – Crises et conflits conjugaux et familiaux (Samuel Gerber et Pierre Widmer avec Préface de Robert Somerville) 25 F

N°1/1988 – Croire aujourd'hui (D. Muller, B. Huck, C. Widmer-Gaudry, Mme Salas et P. Widmer) 30 F

N°2-3/1988 – Présence au monde (Numéro spécial MERK'88) 35 F

N°4/1988 – Conviction et tolérance (Bernhardt Ott – Claude Baecher) 30 F

N°1/1989 – Sans défense à cause de Christ (J. A. Tœws) 30 F

N°2-3/1989 – Témoigner de Jésus-Christ dans le monde d'aujourd'hui (Helmut Harder) 40 F

N°4/1989 – Les Mennonites dans la Révolution Française (Jean Séguy – Robert Baecher) 30 F

N°1/1990 – La discipline dans l'église (Samuel Gerber avec la collaboration de Max-Alain Chevalier) 30 F

N°2/1990 – Les Anabaptistes et la Réforme à Strasbourg en 1532
— Citoyens du ciel et de la terre (Philippe Montuire)
— L'église dans le monde : une perspective biblique (Neal Blough) 30 F

N°3/1990 – L'éthique du disciple (P. Widmer) 30 F

N°4/1990 – Histoires d'hier et d'aujourd'hui (Cornelia Lehn) 30 F

N°1/1991 – Vie et structure de l'église de Jésus-Christ (Paul Baumann avec préface de P. Widmer) 30 F

N°2-3/1991 – Alliances et Cène (Etienne Zimmerlin) Synthèse sur la pratique de la Cène (Daniel Muller) 40 F

N°4/1991 – Bonnes nouvelles de par le monde
(Cornelia Lehn) 30 F
N°1/1992 – Le chrétien et l'argent
(Samuel Gerber) 40 F
N°2/1992 – Alliances et Cène
(Etienne Zimmerlin) 40 F
N°3/1992 – «... Et tes filles prophétiseront»
(Claude Baecher – Madeleine Bähler – Jacques Baumann
Fritz Goldschmidt – Lydie Hege – Matthias Radloff
Dr Marthe Ropp et les anciens d'une assemblée) (Epuisé)
N°4/1992 – Guerre ou Paix ?
(Pierre Widmer – Larry Miller – Claude Baecher
et d'autres) 40 F
N°1/1993 – Sexualité et mariage
BIBLE, FAMILLE, SEXOLOGIE (1)
(Roger Eykerman, avec la participation de
Christian Klopfenstein et Robert Somerville) 40 F
N°2/1993 – Développement et mission
(Gilbert Klopfenstein, Aboh Danrhé, Daniel Goldschmidt,
Saturnin D. Afaton, Hélène & Carl Wirzba, Erik Volkmar,
Jean-Daniel Peterschmitt) 40 F
N°3/1993 – Sexualité et mariage
VIE CONJUGALE ET FAMILLE (2)
(Roger Eykerman, avec la participation de
Christian Klopfenstein, Alexandre Lukasik,
Colette Nouyrigat-Chartres) 40 F
N°4/1993 – Qui sont les mennonites ?
(J. C. Wenger, avec diverses collaborations) 40 F
N°1/1994 – Sexualité et mariage
APPROCHE ÉTHIQUE ET MÉDICALE (3)
(Roger Eykerman, avec la participation de
Christian Klopfenstein) 40 F
N°2/1994 – Jésus-Christ, notre paix
(échos du 5e congrès mennonite européen) 40 F
N°3/1994 – Chrétien et service – La diaconie – n°1
(Claude Baecher, H. S. Bender, René Eyer, José Gallardo,
Paul Hege, Michel Klopfenstein, Jean-Luc Leibe,
Charles-Daniel Maire, Willy Peterschmitt, Guido Rychen...) 40 F
N°4/1994 – Chrétien et service – La diaconie – n°2
(avec la collaboration de travailleurs sociaux et de personnes
accueillies, coordination Michel Paret) 40 F

N°1/1995 – La conversion à Jésus-Christ
(Claude Baecher, avec la collaboration de François Caudwell
et divers témoignages) 40 F

N°2/1995 – Le silence dans la Bible
(Luc Pelsy) 40 F

N°3-4/1995 – Entrée en conflits
(Michel Sommer et Juan José Romero, préface de Neal Blough) 40 F

N°1/1996 – Jésus-Christ et les apôtres ont encore quelque
chose à nous dire : qu'allons-nous faire ? – 1ère partie
(John H. Yoder) 40 F

N°2/1996 – 500 ans après Menno Simons : en marche
vers l'avenir avec Dieu 40 F

N°3/1996 – Menno Simons 1496-1561
Esquisse biographique traduite de la revue "Brücke" et textes 40 F

N°4/1996 – Eglise, ouvre-toi !
(Gilbert Bilezikian et Thierry Huser) 40 F

N°1/1997 – Jésus-Christ et les apôtres ont encore quelque
chose à nous dire : qu'allons-nous faire ? – 2e partie
(John H. Yoder) 40 F

N°2/1997 – Evangile et pauvreté
(Jacques Blandenier, Gilbert Klopfenstein, Pierre Lugbull
et Marie-Paule Sommer) 40 F

N°3/1997 – Le Saint-Esprit
(Bernhard Ott, Claude Baecher, Helmut Doerksen,
Ernest Geiser, Markus Maag, Daniel Muller) 40 F

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»

Revue trimestrielle complémentaire au mensuel «CHRIST SEUL»

Administration générale :
EDITIONS MENNONITES
3, route de Grand-Charmont – 25200 MONTBÉLIARD
CCP DIJON 1972.81 Z

Directeur de la publication :
Daniel Muller – Tél. 03 83 63 87 07

Tarifs des abonnements :
4 numéros annuels : 140 FF.

Abonnement jumelé
pour CHRIST SEUL et LES CAHIERS : 360 FF.

Conditions générales :
Ces prix s'entendent TTC (TVA 2,10%). Port en sus.
Paiement à réception de facture par chèque bancaire
ou virement postal à l'ordre des Editions Mennonites.

Pour l'étranger, paiement par virement international ou chèque en FF.

Toutes les commandes sont à adresser au bureau de
CHRIST SEUL
3, route de Grand-Charmont – 25200 MONTBÉLIARD (France)

Diffuseurs pour la France :
Editions Mennonites
3, route de Grand-Charmont – 25200 MONTBÉLIARD
Editions "Le Phare"
22, chemin Jean Pradelle – 26130 ST-PAUL TROIS CHATEAUX

Diffuseur pour la Belgique :
Editions "Le Phare"
B-5620 FLAVION-FLORENNES

Dépôt légal : 4e trimestre 1995
CPPAP N° 66832

Imprimé en France

7120309

LES CAHIERS DE «CHRIST SEUL»
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBÉLIARD

N° 4/1997

QUELQUES INSTANTS AVEC...
Dix-huit histoires vécues

Dans ce «Cahier» sont rassemblées des histoires dont vous rechercherez peut-être en vain le fil conducteur. Rien ne paraît les rassembler. Certaines relatent un événement n'ayant duré qu'un bref instant, d'autres s'attardent sur toute une vie. L'une s'est passée au siècle dernier, une autre il y a quelques mois seulement. Certaines viennent du bout du monde, d'autres du village d'à côté. Il en est de si belles que le cœur en fond de bonheur ; il en est de si dures qu'on en ressent un goût amer. On assiste à l'épilogue heureux de l'une, à la fin tragique de l'autre, tandis qu'une troisième se clôt dans l'incertitude de la suite.

ISBN 2-904214-53-4 ISSN 0750-2095